

## ACADÉMIE MONTESQUIEU

Séance du 7 octobre 2024

### **HENRI GUILLEMIN, UN HISTORIEN ICONOCLASTE**

Patrick RÖDEL

Quelques repères biographiques, pour commencer. Henri Guillemin est né à Mâcon, le 19 mars 1903. Dans une famille modeste. Son père est cantonnier, sa mère est femme au foyer. Ses parents ont trois enfants, l'aîné prénommé Henri, meurt à quelques mois ; une fille, Angèle, 8 ans de plus que lui, également prénommé Henri.

Ils mènent une vie de sacrifices pour que leurs enfants puissent faire des études. Et il faut dire que c'est un succès – Angèle sera médecin et Henri enseignant. Henri fait ses études au lycée Lamartine de Mâcon. Il est reçu à son bac en 1919 et entre en hypokhâgne au Lycée du Parc à Lyon. Il est collé à son premier concours en 1921 ; admissible en 1922, mais collé à l'oral ; reçu enfin en 1923.

Il a, très tôt, un intérêt fort pour la politique ; il distribue à la sortie de l'église avec un de ses camarades le journal de Jeune République, mouvement politique fondé par Marc Sangnier après la condamnation du Sillon – le Sillon, je le rappelle, est un mouvement fondé par Marc Sangnier, à la fin du XIXème, dans la suite de Rerum novarum, l'encyclique de Léon XIII, qui tentait de réconcilier les catholiques avec la République et prenait conscience que l'Eglise avait perdu contact avec la classe ouvrière. Ce n'était pas très révolutionnaire, et il fallait y voir une tentative pour faire obstacle à l'influence grandissante du marxisme ; mais c'était un regard différent porté sur la classe ouvrière et ses conditions de vie. Sangnier avait poussé beaucoup plus loin les idées de Léon XIII au point d'être rappelé à l'ordre par Rome par Pie X et de dissoudre le Sillon. Jeune République, sera un foyer des cathos de gauche dont Henri Guillemin se réclamera toujours.

C'est dans ce contexte, que Henri Guillemin va rendre visite à Sangnier, en 1922, lequel l'engage à se remettre courageusement à l'ouvrage et à revenir le voir quand il sera reçu à Ulm. Chose dite, chose faite. Henri Guillemin réussit et devient le secrétaire de Marc Sangnier, pendant deux ans, vit dans l'intimité familiale de Sangnier, commence à écrire des articles dans la presse de Jeune République.

La sanction est inévitable, il est collé à l'agrégation ! Il lui faudra repiquer et il est reçu en 1928. 1928 est aussi la date de son mariage avec Jacqueline Rödel, fille de Jacques Rödel, lequel avait été secrétaire du Sillon avant la condamnation et gardait des liens très étroits avec Marc Sangnier ; Marc était d'ailleurs le parrain de Jacqueline.

Suit une carrière de professeur de lycée qui fait voyager Henri Guillemin de Tours à Bayonne. Il a, c'est clair, d'autres ambitions. Il lui faut déposer un sujet de thèse ; il a caressé le projet de travailler sur Vigny dont Sangnier est, par la famille de sa mère, l'héritier – il a en sa possession plein de documents qui feraient la joie d'un thésard. Mais pour des raisons que j'ignore, il ne répond

pas aux souhaits de Henri Guillemin, lequel se retourne alors vers Lamartine, figure tutélaire du Mâconnais. Il prend deux années de congé, grâce à la générosité de son beau-père, et commence à travailler sur le *Jocelyn* de Lamartine, sous la direction de Daniel Mornet. Il reprend l'enseignement d'abord à Clermont-Ferrand, puis à Lyon où il professeur en Hypokhâgne puis en Khâgne. Il passe sa thèse en 1936.

En 1936, il part au Caire comme responsable des études françaises, à l'Université. Il y restera deux ans, il revient à Bordeaux, avec l'appui de Jean Zay et il est nommé à la Faculté des Lettres. Puis en 1942, il se réfugie en Suisse.

A la Libération, il n'aurait pas craché sur un poste à la Sorbonne, mais c'est Marie-Jeanne Duruy qui est nommée. Le voilà donc, grâce encore aux relations de son beau-père, nommé attaché culturel à Berne, puis bientôt conseiller culturel. Il le restera jusqu'à l'âge de la retraite, en 1962. Il meurt en 1992.

\*\*\*\*\*

Guillemin aurait pu se contenter de faire une carrière d'historien de la littérature dans la suite de ses travaux sur Lamartine ; il aurait pu mener aussi une carrière de critique littéraire – il n'est pour s'en convaincre que de lire les *Chroniques du Caire* (recueil publié par Patrick Berthier chez Utopie), Henri Guillemin y révèle une curiosité toujours en alerte, des jugements fort étayés, écrits dans un style efficace.

Mais son travail sur Lamartine lui a fait découvrir deux choses qui vont orienter son parcours ultérieur : d'abord l'histoire politique, ensuite la conviction que, jusque là, on lui avait raconté des blagues. Lamartine n'est pas le poète gnanngnan dont on moque le sentimentalisme fade et, comme homme politique, il a une doctrine qui fait de l'ombre aux bourgeois de son temps. L'enseignement de la Troisième République, il faut le reconnaître, a pour une large part contribué à l'édification d'un roman national, fort éloigné de la réalité des faits. Je n'en veux pour exemple que la manière dont le Mallet et Isaac, qui était notre manuel de référence en Khâgne, parle de l'Empire colonial anglais : les Anglais étaient à la recherche de débouchés pour leur production et des sources d'énergie dont leur industrie avait besoin ; ils n'ont pas hésité pour cela à employer la force et ils ont réprimé dans le sang les révoltes des peuples qui se soulevaient pour défendre leur culture et leur liberté - vision fort réaliste, on ne peut la contester ! l'Empire français n'avait en revanche d'autre but que d'apporter au monde les valeurs républicaines, des écoles et des hôpitaux, les idéaux de 1789 et de 1870 réunis et les révoltes qui pouvaient éclater ne venaient que de quelques individus manipulés par les ennemis de la France.

Mais on ne s'attaque pas sans risque à ce roman – il a la vie dure, on s'en aperçoit tous les jours – dans la mesure où il permet de dissimuler les véritables ressorts des événements politiques. Malheur à qui dénonce les mensonges sur lesquels repose l'idéologie dominante – on ne lui pardonnera jamais.

Deux angles d'attaque contre Guillemin : d'abord, il n'est pas un historien de formation. Agrégé de lettres classiques, un point c'est tout ; ça ne lui donne aucun droit pour venir piétiner les plates-bandes des historiens de formation. Reproche encore entendu, il n'y a pas longtemps, dans la bouche de Mona Ozouf.

Ensuite, Henri Guillemin est de parti-pris ; sa grille de lecture dépend des convictions politiques qui sont les siennes : celles d'un homme de gauche qui déteste les bourgeois, les propriétaires, les capitalistes – c'est-à-dire des gens qui sont, par définition même, infiniment respectables. Il n'a pas la froide objectivité de l'historien patenté. C'est un pamphlétaire et rien d'autre. Il prend un malin plaisir à démolir les réputations les mieux établies, il fouille dans les poubelles ; comme le dit aimablement Georges Pompidou. Il se comporte – et c'est le titre même de mon intervention – en iconoclaste.

Restons un moment sur le sens de ces deux mots.

Pamphlétaire, d'abord. Le mot semble être venu de l'anglais qui désigne par là une brochure, un opuscule. Mais l'anglais l'aurait lui-même emprunté au néerlandais « panflet ». A l'origine, un nom propre *Pamphile*, celui qui aime tout et tout le monde. En français le pamphlet désigne un petit ouvrage de circonstance, d'esprit satirique ou polémique : on excuse un coup de sang, un moment de colère, mais il paraît évident qu'on ne peut pas faire du pamphlet à tour de bras. Son ton est agressif et violent, il est mordant, saignant.

Le pamphlétaire est l'homme de tous les excès, de tous les extrêmes (extrême droite comme extrême gauche). Il ne fait pas dans la nuance ; le monde dans lequel il vit est bicolore – noir et blanc ; sa philosophie, manichéenne : le Bien, d'un côté, le Mal de l'autre ; les gentils (terme cher à Guillemin) à gauche, les Méchants à droite.

Le pamphlétaire est d'une parfaite mauvaise foi. Il ignore systématiquement les éléments qui pourraient montrer sa cible sous un jour plus sympathique. Il instruit toujours à charge ses procès. Cela peut l'amener à quelques raccourcis, qui fragilisent et le pamphlétaire et la cause qu'il prétend défendre. Henri Guillemin, quand on lui a fait le reproche d'être, parfois, tombé dans ce travers, a battu sa coulpe et juré qu'on ne l'y reprendrait plus. Mais il a cette façon de faire parler son personnage, de le faire penser à haute voix, au prétexte qu'il ne fait qu'explicitier l'implicite, et cela grâce à cette arme redoutable qu'est le discours indirect libre qui peut lui permettre bien des facilités. Bien souvent le pamphlétaire se voit reprocher cela même qu'il reproche aux autres : précipitation, prévention, a priori, préjugé, raccourci ou généralisation hâtive.

Il est l'homme du ressentiment, il ne supporte pas ceux qui réussissent, ceux qui sont forts et beaux, puissants et séduisants. Un jaloux, un médiocre, le pamphlétaire, qui n'a de cesse de rabaisser les grands à son petit niveau.

Il est méchant. Tous les moyens sont bons, même les moins avouables, les attaques ad hominem, les intrusions dans la vie privée, une manière d'exhumer et d'exhiber des secrets qui ne lui appartiennent pas et qui n'ont rien à voir avec ce qui est en question, l'oeuvre, qu'elle soit littéraire ou politique. Il s'en prend au physique, à la sexualité ; il traque tous les ridicules, toutes les mochetés. Un exemple entre mille : Henri Guillemin se trouve dans le même train que Paul Vaillant-Couturier, député communiste. Ce dernier voyage en première classe, gratuite pour le député qu'il est, mais passe en troisième classe à l'approche de Mâcon où il doit descendre et où les militants du coin l'attendent sur le quai. Pas grave, mais révélateur. Et ça vaut des démonstrations pesantes.

Enfin le pamphlétaire est, dit-on, agressif, violent. Or, l'agression, la violence sont insupportables lorsqu'elles viennent de ceux qui sont soumis à l'agression, à la violence, légitimes, de ceux qui ont le pouvoir. Se révolter contre les Appareils répressifs et idéologiques d'Etat, pour parler comme Louis Althusser, c'est se mettre hors jeu. Henri Guillemin est un iconoclaste, l'a-t-on assez répété ?

Puis-je dire qu'il n'y aurait pas d'iconoclastie s'il n'y avait pas d'idolâtrie ? Les deux termes d'idole et d'icône sont très proches : « idoles », en latin qui signifie image, spectre ; et en grec « eidolon » a le même sens - appartient au champ sémantique de « eidos », la forme, l'idée - privilège de la vision sur les autres sens, dans notre tradition, cela est bien connu..

C'est le sens figuré qui l'a emporté : ce n'est plus, comme à l'origine, une image, présentant la divinité adorée comme si elle était la divinité même, mais une personne ou une chose qui fait l'objet d'une sorte d'adoration, de culte. « Nous savons que, dans le monde, une idole n'est rien du tout » (St Paul, Première lettre aux Corinthiens, 8, 1b-7.10-13) Le psaume 138 oppose déjà « le chemin des idoles » au « chemin d'éternité. »

Idolâtrie : « latreuein », adorer, servir. Depuis St Paul, c'est le fait de rendre un culte aux idoles, spécificité donc des païens, des gentils. Dans le Talmud, il y a cette phrase étonnante : « Tout homme qui renie l'idolâtrie est un juif » (Et je me demande si idolâtrer la terre d'Israël, et Israël lui-même n'est pas une contradiction absolue de ce que le judaïsme a apporté au monde. Je pense qu'il y a quelque chose à creuser dans cette direction et qui montrerait la faille essentielle du sionisme). De façon plus laïque, l'idolâtrie est le superlatif de l'amour.

Curieusement, je ne vois pas trace, dans le champ sémantique qui m'intéresse, du contraire de l'idolâtrie. On sort nécessairement de ce champ pour dire qu'on n'aime pas, que l'on déteste, que l'on hait, que l'on aime raisonnablement ou que l'on n'a aucun sentiment particulier à l'égard de quelqu'un ou de quelque chose.

Il faut sortir du champ fascinant de l'idole pour se défaire de l'idolâtrie.

En revanche, les choses sont plus complexes en ce qui concerne l'icône - Le terme vient du grec « eikôn » qui signifie également « image » ; « eikonikos », fait d'après nature, qui reproduit les traits. C'est surtout une peinture religieuse sur panneau de bois dans l'Eglise orientale :

Cf les analyses de Jean-Luc Marion sur le regard de l'icône.

Cf les analyses de Pierce : signe qui renvoie à ce qu'il dénote (l'objet) en vertu de ses qualités propres, et qui a avec cet objet des caractères communs d'ordre abstrait et relationnel, i.e. concrètement une similitude, une ressemblance.

Cf iconologie, iconographie, concepts importants dans la théorie de l'art, mais qui n'entrent pas dans ma réflexion présente.

On trouve bien iconophile et iconophobe, qui aime ou qui déteste les images. Et surtout iconoclaste : le briseur d'images. Partisan des empereurs byzantins qui, aux VIIIème et IXème siècles, s'opposèrent à l'adoration des images saintes. Se dit aussi d'une personne qui proscriit la représentation des personnes divines, des saints.(Cf le Polyeucte de Corneille). Le mot a pris un sens péjoratif pour désigner celui qui est hostile aux traditions, aux formes héritées du passé,

jusqu'à les détruire .

L'icône n'est pas une représentation, une image d'une réalité extérieure, elle est elle-même réalité, objet de vénération, et il y a bien sûr un danger dont sont conscients ceux qui cherchent à libérer le fidèle de cette illusion, de cette fascination. Les catholiques sont aux yeux des iconoclastes des iconolâtres.

Henri Guillemin a très vite choisi, poussé qu'il est par cette « colère de vérité », dont parle Ivan Jablonka dans *L'histoire est une littérature contemporaine* (Le Seuil, 2014), ce que l'on appelle méchamment son fond de commerce : Bourdieu parle de la sociologie comme d'un sport de combat, l'histoire que pratique Henri Guillemin est bien aussi un sport de combat. Iconoclaste, il sera, il le revendiquera même. Il le sera dans ses livres, dans ses articles dont nous n'avons pas encore achevé de dresser le recensement, il le fera surtout dans ses nombreuses conférences – Guillemin est un conférencier hors pair, un acteur hors du commun qui fait de chacune de ses conférences une tragédie dont il ressort épuisé d'avoir réussi à montrer que le personnage qu'il évoque n'est pas l'horrible bonhomme qu'on voudrait nous faire croire – ah ce chapelet qu'un Verlaine perdu d'alcool sort de sa poche et qui est, aux yeux de Henri Guillemin, la preuve que, dans sa déchéance, il n'a pas cessé de croire. Il est demandé un peu partout – au Canada, en Belgique, en Italie, en Suisse, bien sûr. La télévision, du temps où elle avait le souci d'être un instrument d'éducation populaire, lui fait gagner un public encore plus large (l'ORTF se tient très prudemment à l'écart de cet engouement) et ce n'est rien comparé au succès posthume que les enregistrements de ces conférences rencontrent sur Internet.

Il dénonce les fausses idoles, les légendes toujours intéressées que l'auteur lui-même ou ses détracteurs font courir et qui finissent par remplacer la vérité la plus factuelle – il a une façon qui n'appartient qu'à lui de décaper la statue pour laquelle l'écrivain, l'homme politique ont pris la pose, veillant à ce qu'on ne voit que leur meilleur profil – c'est, on s'en souvient, le reproche que Rousseau faisait à Montaigne, mais Rousseau lui-même fait toute une histoire d'un péché bien véniel, le vol d'un ruban dont il accuse une pauvre soubrette, comme Saint-Augustin l'avait fait avant lui à propos du vol de quelques pommes dans le verger d'à côté – s'ils ont plus grave à se reprocher, nous ne le saurons jamais. L'aveu du péché véniel efface le péché mortel – pour rester dans ce même registre !

Et c'est parti : Vigny poète (au demeurant assez piètre, à part quelques vers que l'on cite toujours, il y a sur ce point un échange de lettres avec Mauriac qui vaut son pesant de moutarde – non, vraiment, avez-vous relu Vigny récemment ? Le jugement que vous portez sur lui est celui de l'enfant que vous étiez quand vous l'avez découvert pour la première fois, mais maintenant que vous êtes un adulte, relisez Vigny ...) Vigny, poète et homme d'ordre jusqu'à se comporter comme un vulgaire indicateur de police ; Constant, le petit jeune homme ambitieux qui se dit français alors qu'il est suisse – ce qui, en soi, n'est pas un crime - mais l'empêche de mener en France la carrière politique dont il rêve, et qui n'hésite pas, pour se faire bien voir du pouvoir, à dénoncer le prêtre de son village qui pense mal, lequel finit au bagne ; Chateaubriand qui, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* recopie des récits de voyageurs en ne remarquant pas qu'ils ont fait, eux, le chemin en

sens inverse, de Jérusalem à Paris, ce qui l'amène à voir à gauche ce qui est à droite et à droite ce qui est à gauche. Et j'en passe.

Il a de ces détestations qui, parfois lui brouillent les yeux – Madame de Staël, fille de banquier, Napoléon le petit corse, George Sand, la bonne dame de Nohan qui a tellement peur des Communards, Monsieur Thiers qui saura bien les écraser. Péguy auquel il ne pardonne pas les méchancetés qu'il peut dire contre Jaurès

Mais, Henri Guillemin se bat aussi pour réhabiliter les mal-aimés, ceux qui dénoncent l'hypocrisie de leur société - et il tient beaucoup à ce qu'on n'oublie pas cet aspect de son travail qu'il considère comme essentiel : Rousseau n'est pas le malade que l'on s'est plus à dénigrer mais un croyant authentique que les valeurs évangéliques guident au milieu de ces ténébreuses Lumières qui ne pensent qu'à écraser l'Infâme et à encenser le luxe tout en se vendant aux despotes qu'ils prétendent éclairer (ou éclairés). Zola n'est pas le pornographe qu'il faut mettre à l'index, mais l'homme courageux qui se bat pour cet officier juif que l'armée a condamné et destitué pour crime de haute trahison alors qu'il est innocent.

Tout cela, certes, ne plaît pas à tout le monde. Dieu nous préserve d'un Henri Guillemin, dira un François Mauriac, en dépit de l'amitié forte qui unit les deux hommes. Il est vrai qu'il pourrait redouter que certains de ses masques lui soient enlevés. « Certains actes, certaines paroles choisis dans le fourmillement de paroles et d'actes qui constitue une vie d'homme doivent-ils peser plus lourd que l'oeuvre qui l'exprime et la fixe à jamais ? » Le problème est toujours d'actualité. Mauriac sera bien obligé de reconnaître que les preuves de la vilenie de Constant apportées par Henri Guillemin sont irrécusables, mais, dira-t-il dans un autre texte, « Les parties basses d'une nature ne sont jamais plaisantes à considérer. Je veux dire à considérer en dehors de tout le reste. »

Même critique de la part d'Henri Hoppenot qui fut ambassadeur de France à Berne quand Guillemin y était conseiller culturel. Il y eut entre les deux hommes une relation très forte. Mais quand Guillemin s'en prend à Claudel et révèle les confidences que celui-ci lui a faites, Hoppenot laisse éclater sa colère – vous n'aviez pas le droit de trahir sa confiance alors qu'il n'est plus là pour se défendre, vous mettez en doute la sincérité du récit de sa conversion, vous révélez qu'il s'est réfugié derrière une prétendue vocation sacerdotale pour se débarrasser d'une liaison dont il se lassait- tout cela n'est pas bien beau et vous salissez l'homme et l'oeuvre – et cette façon de parler du « père Claudel », quelle inconvenance, est-ce ainsi qu'on évoque un ancien ambassadeur ? Henri Guillemin est décidément bien mal élevé.

Qu'en est-il du Guillemin historien, de celui qui entre dans un domaine, celui de l'histoire de France, dont il n'est pas, au départ, qualifié pour l'explorer ? Tout commence avec son travail sur Lamartine – difficile dès lors de faire l'impasse sur la Révolution de 48. La curiosité de Henri Guillemin l'entraînera en amont vers 1789, en aval vers la Commune, l'Affaire Dreyfus – tout le spectre de la République, finalement, jusqu'à ses derniers avatars que sont le procès de Pétain et le destin de De Gaulle, « le général clair-obscur »

Il découvre avec stupéfaction d'abord, puis avec une rage grandissante au fur et à mesure de ses recherches, que l'histoire qu'on lui a enseignée, cette histoire « enrubannée » est tout

simplement mensongère. Images d'Epinal. Les petits mensonges de Chateaubriand et de Constant, les silences, les omissions des uns et des autres apparaissent bien véniels à côté de cette entreprise de falsification qui a pour finalité d'inculquer, dès le plus jeune âge, une certaine vision du monde qui est celle des dominants.

Pourquoi est-il alors nécessaire, salutaire même, de faire de l'histoire ? Certainement pas pour construire ou encenser « le mausolée des croyances dépassées », mais pour y découvrir les énergies qui y sont à l'oeuvre. Guillemin affectionne la formule christique : « on vous a dit...moi, je vous dis . » Et les exemples sont multiples :

La Nuit du 4 août ? L'abolition des privilèges dans un geste de folle générosité qui met un terme au régime féodal ? Que non ! On oublie pudiquement qu'ils ne seront abolis que s'ils sont rachetés et au prix fort.

La Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen ? Henri Guillemin n'en retient que la limitation du droit de vote aux seuls possédants.

Les Girondins, les Brissotins, de vrais révolutionnaires ? Pas du tout, des bourgeois prêts à pactiser avec l'ennemi pour venir à bout du mouvement populaire, les représentants des esclavagistes bordelais.

La Fête de la Fédération du 14 juillet 1790 ? la « nouba des nantis », dit Guillemin. dans une formule qui fleure bon son San Antonio.

Danton, le grand homme de la Révolution ? Tout au contraire, un affairiste qui spéculait sur les biens du clergé, celui qui a « mis la Terreur à l'ordre du jour », la formule est bien de lui.

Robespierre, l'ancêtre de tous les tyrans sanguinaires que les derniers siècles ont connus et que nous connaissons toujours ? Absolument pas ; Henri Guillemin dénonce la légende noire que les Thermidoriens se sont empressés d'imposer après la mort de Robespierre. Henri Guillemin, lui, en tient pour l'image de l'Incorruptible, de l'adorateur de l'Etre suprême.

Pour la Guerre de 1870, c'est la même chose. Tout est à faire et les documents sont là, mais on les laisse dormir dans les Archives. Henri Guillemin a tout lu, dit-il : les dépêches télégraphiques officielles, les correspondances, les souvenirs, les mémoires des principaux acteurs de cet épisode de notre histoire, le livre de Jules Favre sur *Le Gouvernement de la Défense nationale*, les carnets inédits de George Sand, les mémoires de Mac Mahon, les dossiers Thiers, Favre, Picard conservés aux Archives, les Archives historiques de l'Armée, toute la presse... N'en jetez plus !

Et pour quel résultat ? Mettre en pleine lumière la volonté des membres du Gouvernement de la Défense nationale et de Thiers de signer au plus vite l'armistice pour mâter l'insurrection communarde avant qu'elle bouleverse complètement l'ordre social.

« Je ne dirai jamais assez la reconnaissance que je dois au Victor Hugo de *William Shakespeare* dont je n'ai pas oublié l'avertissement, du jour où il m'est parvenu : que toute l'Histoire est à refaire ; qu'elle a trop longtemps *fait sa cour* ; que, *bonne personne*, elle *ferme les yeux lorsqu'une altesse lui dit : Histoire ! ne regarde pas.* »

Plus largement, il découvre que la République bourgeoise, bien loin des idéaux proclamés, n'est qu'une certaine organisation du pouvoir qui permet que les rouages essentiels de la domination (la finance et l'économie, la banque et l'entreprise) restent aux mains des « gens de

bien ». Ce n'est donc qu'une démocratie formelle. Quand cela est nécessaire, c'est-à-dire pour régler les rivalités entre les factions bourgeoises, on arme le peuple ; mais ces civils armés sont bien dangereux ; ils pourraient s'aviser d'utiliser ces armes pour leur propre émancipation ; il convient donc de les désarmer au plus vite pour que les choses reviennent en ordre, pour que l'ordre bourgeois soit maintenu. « *Silence aux pauvres* »

Guillemin n'est pas le seul à entreprendre cette remise en cause des dérives de la « démocratie ». Je ne prends qu'un seul exemple. Celui de Cornelius Castoriadis dans un texte de 1982, Les significations imaginaires dans *Une Société à la dérive*. Il cherche à mettre en lumière « l'imaginaire radical socio-historique » qui est constitutif d'une société donnée. « Si vous attaquez ce système d'interprétation, de donation de sens (celui qui constitue le monde d'une société déterminée), vous attaquez (cette société) plus mortellement que si vous attaquez son existence physique, et, en général, elle se défendra beaucoup plus sauvagement. » Que fait d'autre Henri Guillemin quand il souligne l'opposition entre le patriotisme, vertu populaire, lorsque la patrie est en danger, mais qui n'aspire qu'à la paix et le nationalisme, soutenu par les classes dominantes, annexionniste quand l'occasion se présente, xénophobe bien souvent mais qui ne recule pas devant la collaboration avec l'ennemi pour se protéger du danger que représentent à ses yeux les classes populaires (*Nationalistes et nationaux (1870/1940)*). Quelle actualité dans ces distinctions ! Et je ne peux résister au plaisir de citer Mauriac, en 1956 : « Qu'est-ce qu'un ministère socialiste ? Nous le savons aujourd'hui : c'est un ministère qui exécute les besognes que le peuple ne souffrirait pas d'un gouvernement de droite. »

Il est temps de conclure. Je le ferai en rappelant un passage de Claude Lévi-Strauss dans une conférence intitulée *Trois grands problèmes contemporains : la sexualité, le développement économique et la pensée mythique* : « On en vient à se demander si une histoire objective et scientifique est possible, ou si, dans nos sociétés modernes, l'histoire ne remplit pas un rôle comparable à celui des mythes. Ce que les mythes font pour les sociétés sans écriture : légitimer un ordre social et une conception du monde, expliquer ce que les choses sont par ce qu'elles furent, trouver la justification de leur état présent dans un état passé et concevoir l'avenir en fonction, à la fois de ce présent et de ce passé, tel est aussi le rôle que nos civilisations prêtent à l'histoire (...) Nous croyons volontiers qu'il n'y a qu'une Histoire, alors qu'en réalité chaque parti politique, chaque milieu social, chaque individu parfois se raconte une histoire différente (...) »

Henri Guillemin est bien cet iconoclaste que ses détracteurs lui reprochent d'être. Son souci de la vérité le pousse jusque au bout à dénoncer tous les mensonges qui continuent d'être propagés par ceux qui ont tout intérêt à nous laisser plongés dans l'ignorance.

Il est un aspect de la pensée de Guillemin que j'ai volontairement laissé de côté – sa foi profonde et exigeante qui l'a conduit à écrire des textes sévères sur l'histoire de l'Eglise catholique, sur l'Affaire Jésus, sur Jeanne d'Arc, sur Jean Sullivan et à répéter son admiration constante pour ces petits curés si proches de leurs ouailles dont ils partagent la pauvre vie, obligés qu'ils sont à travailler pour subsister. Mais ce thème a déjà été traité par notre ami Marc Agostino lors du premier colloque consacré, ici, à Bordeaux, en 2003, à l'occasion du centenaire de la naissance d'Henri Guillemin.